

Les efforts des siècles seraient impuissans surtout contre ces quais superbes qui se déploient le long de la Néva ou de ses canaux secondaires. L'œil se repose avec délices sur ces murs d'une masse si imposante et d'un travail si parfait : ils forment, ce me semble, l'ornement le plus remarquable que Pétersbourg doive à la persévérance du travail de l'homme, et ce luxe de solidité ferait excuser peut-être la fragilité des autres constructions de la capitale, si le contraste lui-même entre l'un et l'autre n'était pas si frappant et, je puis le dire, si blessant pour la vue.

Les rues de Pétersbourg sont tirées au cordeau. Elles ont une largeur que le peu d'élévation des maisons fait paraître excessive ; aussi la plupart des quartiers éloignés de la Néva sont d'une monotonie qui me choque déjà moi-même. La ville est située sur un sol si parfaitement uni, qu'on n'y rencontre pas la moindre ondulation de terrain, et ce sol est en même temps si bas, qu'en creusant à deux ou trois pieds on trouve partout une eau bourbeuse et fétide. Le terrain n'étant d'aucune valeur, on l'a trop peu ménagé ; la plupart des maisons ne sont qu'à deux étages, et souvent des cours et des jardins les séparent des maisons voisines. Dans les quartiers retirés, où presque toutes les habitations sont bâties en bois, on se borne même généralement à construire de simples rez de chaussée. Vous com-